
La note du traducteur : entre l'intelligence du texte et la découverte de l'Autre

Eléna GUEORGUIEVA-STEENHOUTE

Parmi les procédés d'explicitation utilisés dans la pratique traduisante, la note du traducteur apparaît comme le plus décrié. Ce paratexte nourrit des polémiques qui se constituent tant autour de sa raison d'être, voire de sa nécessité, qu'autour de son économie, voire de son efficacité. Ainsi, elle a été qualifiée de « honte du traducteur » par Dominique Aury¹ ou encore de « solution paresseuse » par Edmond Cary², car, en effet, le traducteur ne traduit plus à proprement parler mais rédige un bref texte explicatif, placé dans le paratexte, qui se réfère à ce que le traducteur a laissé non traduit où à ce qui s'est avéré intraduisible à ses yeux. Cependant, la note du traducteur n'a pas été abandonnée par les traducteurs qui la placent en bas de page ou en fin de volume ou encore établissent un glossaire qui, comme le précise Paul Ricoeur « cristallise en quelque sorte *in fine* ce qui devrait être une impossibilité de traduire »³. Aussi, les réflexions dans la littérature traductologique la concernant vont-elles au-delà du bien fondé de sa pratique aux modalités de celle-ci. Ainsi Michel Ballard considère la note du traducteur comme faisant partie des caractéristiques textuelles de la traduction qui, pratiquées à bon escient, « ouvrent des fenêtres sur l'étranger. »⁴ De même, Marianne Lederer évoquant la nécessité de donner au lecteur étranger des connaissances supplémentaires pour « entrouvrir la porte qui mène à la

¹ D. Aury, « Préface », in : G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

² E. Cary, *La traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg & Cie, 1956, p. 59.

³ P. Ricoeur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2005, p. 56.

⁴ M. Ballard, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », in : *La traduction, contact de langues et de cultures (1)*, Arras, Artois Presses Université, 2005, p. 125-48.

connaissance de l'autre »⁵ et partant rendre accessible le contenu du texte original, précise qu'il appartient au traducteur de fournir ces connaissances supplémentaires qui doivent être « minimum mais suffisantes ».

La note du traducteur rend ainsi le traducteur visible. Il décide autant du recours à la note que de son économie. Son choix procède, d'une part, de la façon de postuler son lecteur modèle et ses besoins de compléments d'information pour accéder au contenu du texte traduit. D'autre part, son choix témoigne de la conception du traducteur de sa mission de « passeur » qui mène un lecteur à la découverte d'un texte étranger mais aussi à celle de son monde de référence et de la culture de production de ce texte. La rédaction de la note du traducteur n'est pas anodine ; elle participe de cette deuxième visée d'institution d'un savoir plus ample que celui nécessaire à l'intelligence du texte. La rédaction de la note du traducteur est également fonction du « skopos »⁶, autrement dit de la finalité de la traduction. Ainsi, le texte de la traduction s'avère être plus orienté que l'original et cela jusqu'au paratexte qui l'accompagne et dans lequel la note du traducteur occupe une place de choix.

Dans le cas de textes à fort ancrage culturel, le texte traduit est accompagné d'un grand nombre de notes qui contribuent à l'institution de ce savoir qui, d'une part, rend accessibles au lecteur étranger un certain nombre de référents textuels et qui, d'autre part, déborde le cadre strict du texte et projette le lecteur dans un pays, à une époque de son histoire qui sert de toile de fond à l'intrigue. La note du traducteur porte l'empreinte de celui-ci ; c'est lui qui sélectionne les éléments d'information constitutifs du contenu de la note. Mais la note du traducteur n'est pas une définition qui se veut exhaustive ; elle vise l'information pertinente et suffisante. Elle n'est pas neutre non plus : le traducteur présente les informations sous un éclairage qui reflète sa vision, le regard qu'il porte sur les réalités auxquelles la note se réfère. Enfin, obéissant au skopos de la traduction, le traducteur va insister sur certains éléments d'information en les amplifiant. La note du traducteur peut ainsi influencer le lecteur étranger et donc la réception du texte. Elle est à la fois une « zone de transition » du texte au monde de référence et

⁵ M. Lederer, *La traduction aujourd'hui - Le modèle interprétatif*, 1994, Paris, Hachette, p. 122.

⁶ H. J. Vermeer, *A Skopos Theory of Translation (Some Arguments for and against)*, Heidelberg, TextconText Verlag, 1996; C. Nord, *Translating as a Purposeful Activity: Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St. Jerome, 1997.

une « zone de transaction »⁷, lieu de pragmatique spécifique et d'une stratégie au service d'une lecture postulée.

Nous nous proposons d'étudier plus en détail le mode de fonctionnement de la note du traducteur dans la transmission du savoir mais aussi dans l'institution de ce savoir. Nous allons laisser de côté la note métalinguistique du traducteur qui est une sorte de commentaire sur l'acte de traduire pour nous intéresser à la note qui, comme le souligne Jacqueline Henri, « documente plus qu'elle ne commente »⁸. Construite au regard et en référence du texte, cette note du traducteur répond à des besoins d'information ponctuels. Cependant, des notes nombreuses, comme dans le cas de traductions de textes à fort ancrage culturel, peuvent se constituer en réseaux notionnels et favoriser l'émergence d'un savoir qui s'étoffe et se consolide progressivement au cours de la lecture du texte traduit. Nous nous proposons de rendre compte ici du contenu notionnel des notes soumis au souci d'explicitation propre à tout acte de traduire, de l'empreinte particulière du traducteur qui se reflète au travers de la rédaction de la note, et de l'influence du skopos qui impose aux traducteurs et à la pratique traduisante. Nous allons également nous interroger si l'organisation des notes ne donne pas lieu à différents modes de consultation des notes pour instituer, à travers des modes de lectures postulées, un savoir durable.

Nous allons nous référer aux notes des traducteurs de trois traductions en français d'une des œuvres maîtresses de la littérature bulgare, le roman d'Ivan Vazov *Sous le joug*⁹. Le roman se caractérise par son fort ancrage culturel, son langage où s'entremêlent le bulgare, le turc, le grec, le roumain, le français et l'allemand et le grand souci du détail de Vazov qui crée une fresque haute en couleurs de la vie d'une petite ville bulgare à la veille de la libération de la Bulgarie du joug ottoman. Les traductions de ce roman en français sont faites par des traducteurs bulgares et français ce qui permet de faire ressortir des différences en termes de rédaction des notes. La première de ces traductions est publiée en 1961, en Bulgarie, aux Editions en langues étrangères, par une équipe de traducteurs bulgares, Stoïan Tzonev, Sonia Pentchéva et Violeta Yonova. Elle est représentative du skopos caractéristique des traductions d'œuvres littéraires

⁷ G. Genette, *Seuil*, Paris, Seuil, 1987, p 7-8.

⁸ J. Henry : « De l'érudition à l'échec : la note du traducteur » in *META*, 2000, vol. 45, n° 2, p. 228-40.

⁹ И. Вазов, *Под иго*, София, Български писател, 1956, 438 с.

écrites en langues de faible diffusion, l'autoaffirmation¹⁰. Comme l'affirme l'écrivain bulgare Ilia Volen dans la préface du recueil *Anthologie de nouvelles bulgares* :

Les langues de civilisation offrent l'avantage de se prêter à l'étude dans les textes mêmes, alors que les livres écrits dans les « petites » langues sont voués à une existence restreinte et confinée sans autre ressource que celle de la traduction. Par sa médiation, le livre devient une manifestation internationale [...] cet art sans frontières [la traduction] devient l'expression la plus complète, fiable et définie d'une nation qui soit accessible au monde extérieur¹¹.

La traduction vise à faire connaître à l'étranger la littérature nationale, le choix des œuvres va donc à celles à fort ancrage culturel qui, parallèlement à leur valeur littéraire, possèdent une valeur de messenger d'un pays, procurant des informations sur sa géographie, son histoire et sa culture. Dans les années 1960-1980, en Bulgarie, les Editions en langues étrangères confient la traduction d'un certain nombre d'œuvres marquantes de la littérature bulgare à des traducteurs bulgares qui traduisent vers les langues étrangères de grande diffusion. Les deux autres traductions du roman d'Ivan Vazov *Sous le joug* sont publiées en France¹². L'une, faite en langue acquise, par une traductrice d'origine bulgare, Nadia Christophorov, en collaboration avec un français, le professeur Roger Bernard, spécialiste de la langue et de la littérature bulgare, est parue en 1976 aux Publications Orientalistes de France. L'autre, en langue maternelle, publiée en 2007 aux éditions Fayard, est l'œuvre de Marie Vrinat-Nikolov, professeur de langue et littérature bulgares à l'INALCO.

Les trois traductions se caractérisent par le grand nombre de notes. Celle de Stoïan Tzonev, Sonia Pentchéva et Violeta Yonova comporte 137 notes figurant à la fin du volume. La traduction de Nadia Christophorov et Roger Bernard en compte 53, réunies en glossaire à la fin du volume. La traduction de Marie Vrinat-Nikolov contient 109 notes de bas de page. La comparaison entre les notes de ces traductions permet d'identifier les constantes en termes de référents textuels mais

¹⁰ E. Guéorguieva, *Traits particuliers à la traduction d'œuvres littéraire en langue étrangère*, Villeneuve d'Ascq, Presses de l'ANRT, 2003, p. 387.

¹¹ I. Volen, «Préface», in : *Anthologie de nouvelles bulgares*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1972, p. 14-15.

¹² Les trois traductions sont :

Vazov, *Sous le joug*, traduit par Dr. S. Tzonev, S. Pentchéva et V. Ionova, Sofia, Editions en langues étrangères, 1961, 431 pages.

I. Vazov, *Sous le joug*, traduit par R. Bernard et N. Christophorov, Nancy, Publications Orientalistes de France, 1976, 502 pages.

I. Vazov, *Sous le joug*, traduit par M. Vrinat-Nikolov, Paris, Fayard, 2007, 481 pages.

aussi les différences dans le choix des référents qui relèvent de la démarche traductive adoptée et du skopos. Les différences en termes de rédaction des notes renvoyant au même référent textuel révèlent l'empreinte du traducteur dans la transmission des connaissances véhiculées par la note au lecteur modèle postulé. La comparaison de l'organisation des notes permet d'imaginer différents modes de lecture des notes et leur rôle dans l'institution progressive d'un savoir construit à travers les notes du traducteur.

1. La note et son référent textuel

La note du traducteur est sensée répondre aux besoins d'explicitation du lecteur modèle postulé par le traducteur. La note du traducteur a pour origine un référent textuel mais elle contient des informations provenant du « hors texte ». Les référents auxquels est associée la note du traducteur sont liés au contexte géographique, historique et culturel de l'intrigue. Les référents culturels, les culturèmes, se subdivisent en ethnographiques, ayant trait à la culture matérielle, et en lexiculturels, ayant trait au tempérament national et à la mémoire collective d'une communauté représentés dans la langue. Si les notes concernant les référents géographiques, historiques et ethnographiques sont de type documentaire et définitoire, les notes concernant les référents lexiculturels sont plutôt de l'ordre du commentaire. Il appartient au traducteur de faire connaître au lecteur étranger leur contenu mais aussi d'explicitier leur interaction avec les autres éléments textuels. Spontanément actualisés par les membres d'une même communauté linguistique et culturelle, ils risquent de rester opaques pour le lecteur étranger et nécessitent, comme le précise Robert Galisson, « une description, une précision, un commentaire minima »¹³.

Les référents textuels géographiques, comme des noms de villes, de rivières, de montagnes, et les référents textuels historiques relatifs à des événements et des personnages historiques, à la vie intellectuelle de l'époque concernée comme des titres d'ouvrages ou de périodiques, ou encore de pièces de théâtre, sont accompagnés de notes du traducteur de type documentaire, où, en cas de translittération, d'une note qui donne une traduction littérale. En revanche, les référents ayant trait à la culture matérielle bénéficient d'un double traitement. Ces référents peuvent faire l'objet d'adaptation basée sur la recherche d'équivalence en

¹³ R. Galisson, « Culture et lexiculture partagées : les mots comme lieux d'observation des faits culturels », in : G. Zarate, (dir.), *Etudes de linguistique appliquée. Observer et décrire les faits culturels*, n°69, 1988, p 74-90.

termes de constitution, d'aspect, de fonction du référent dans la culture cible et, dans ce cas, sont le plus souvent rendus par des hypéronymes. Mais les traducteurs peuvent aussi recourir à la translittération des noms de la langue source qui les désignent et leur associer une note de type définitoire. De même, les éléments lexiculturels, comme des expressions fortement connotées, les proverbes, les adages et dictions, peuvent être rendus dans les traductions par le biais de l'adaptation basée sur la recherche plus ou moins réussie d'équivalences dans la culture cible. Ces référents textuels de l'original peuvent aussi être translittérés ou traduits littéralement. Dans les deux cas, la note explicative s'impose.

Dans les trois traductions du roman *Sous le joug*, les référents textuels géographiques et historiques sont agrémentés d'une note du traducteur alors que le traitement des référents textuels ayant trait aux culturèmes révèle quelques différences. Si tous les traducteurs recourent à la translittération de référents textuels ethnographiques soit pour faire entendre à travers la traduction les sonorités de la langue source, soit pour intensifier la couleur locale du texte traduit. En revanche, seuls les traducteurs bulgares pratiquent la traduction littérale pour les référents lexiculturels dans le dessein de faire connaître au lecteur étranger les images mobilisées au service du sens fortement connoté des unités lexiculturelles provenant de la culture source. Dans ces cas, la note explicative n'est pas systématiquement proposée par les traducteurs bulgares alors qu'elle concourt à pallier l'opacité du texte comme cette note que les traducteurs bulgares ont proposée en complément de la traduction littérale d'un proverbe bulgare :

Page 35 – 3 : Proverbe bulgare correspondant à « ventre affamé n'a point d'oreilles (p. 378)

L'apparition d'une note du traducteur est due soit à un élément du texte original qui nécessite quelques précisions jugées utiles pour le lecteur postulé, soit elle résulte d'une démarche du traducteur, à savoir la translittération ou la traduction littérale.

2. La rédaction de la note : l'empreinte du traducteur

Comme nous le faisons remarquer à la suite de Pascale Sardin¹⁴, pour la rédaction de la note, le traducteur part du texte pour « puiser dans le hors texte ». A la recherche de compléments d'information pour la rédaction de la note, le

¹⁴ P. Sardin, « La note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte » in : *De la Traduction comme commentaire au commentaire de traduction, Palimpsestes*, n°20, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 121-36.

traducteur procède à la recherche documentaire ou puise dans son savoir encyclopédique et, pour le traducteur en langue étrangère, dans son vécu. Le traducteur qui traduit une œuvre littéraire enracinée dans sa propre culture rédige la note en y apportant des éléments provenant d'un savoir intime et diffus acquis au cours de sa vie au sein de sa communauté, de sa scolarité, de ses lectures. La note du traducteur en langue étrangère, rédigée à l'attention du lecteur étranger postulé, reste ancrée dans la culture source. En revanche, le traducteur en langue maternelle rédige la note en cherchant à établir des parallèles basés sur sa propre culture et son monde de référence qui est aussi celui du lecteur de l'œuvre traduite. Ainsi, à la note concernant un personnage légendaire, Krali Marko, Nadia Christophorov et Roger Bernard font figurer dans leur glossaire la note suivante :

« *Krali Marko* : personnage historique, sorte de Rolland des Balkans, dont s'est très vite emparée la poésie populaire des Slaves du sud. » (p. 499)

Cette note tente une adaptation cherchant à établir un rapprochement entre le référent étranger et un référent de la culture cible alors que la note des traducteurs bulgares reste ancrée dans la culture source et mobilisent des référents qui ne sont pas immédiatement accessibles au lecteur étranger :

Page 259 – 1° Krali Marko (1351-1394), prince féodal de Prilep, devenu héros populaire grâce à son courage que glorifient plusieurs chansons folkloriques des peuples slaves. (p. 383)

La comparaison des deux notes révèle aussi une autre différence. La note rédigée par Nadia Christophorov et Roger Bernard est plus synthétique du fait qu'ils recourent à un personnage légendaire de la culture cible et dont le seul nom évoque le courage et qui fonctionne comme un figement, signifie en bloc, et le lecteur français actualise spontanément. Les traducteurs Stoïan Tzonev, Sonia Pentchéva et Violeta Yonova, quant à eux, rédigent la note de manière plus analytique, procurent plus de détails. Cependant, sans ancrage dans la culture du lecteur, ces détails, plus que d'éclairer le référent textuel peuvent inciter le lecteur à chercher des informations sur un élément de la note et qui est hors contexte.

Pour ce qui est de la note issue de la recherche documentaire du traducteur en langue maternelle. Elle garde sa fonction strictement documentaire et apparaît aussi plus neutre que celle rédigée par un traducteur en langue étrangère comme nous le révèle la comparaison entre les notes concernant un référent textuel

géographique, Diarbekir, nom d'un département en Turquie où du temps de l'empire ottoman, étaient envoyés au bagne les prisonniers politiques.

La note des traducteurs bulgares renseigne sur la lutte menée par les Bulgares pour la libération du joug ottoman et souligne que de nombreux rebelles bulgares étaient déportés à Diarbekir :

Page 16 – 3: Localité d'Asie Mineure où étaient déportés un grand nombre de combattants pour la cause de la libération bulgare. (p. 377)

La note établie par Roger Bernard et Nadia Christophorov précise que le nom de cette ville de Turquie rimait, pour les Bulgares de l'époque, avec répression, emprisonnement, bagne et indique que cette ville était un lieu de déportation de toute personne opposée au régime institué par les ottomans :

Diarbekir : ville de Turquie, en Asie Mineure, située sur le Tigre, tristement célèbre auprès des Bulgares pour son fort où les Turcs enfermaient les prisonniers politiques. (p. 498)

Enfin, la note de bas de page dans la traduction de Marie Vrinat-Nikolov donne une information plus générale et neutre qui ne fait ressortir ni ce que le nom de cette ville évoquait au sein de la population bulgare, ni que parmi les prisonniers il y avait beaucoup de révolutionnaires bulgares :

1. Ville d'Asie mineure, de triste réputation : c'est là que les autorités ottomanes envoyaient au bagne les rebelles et insurgés. (p. 15)

Le fait que les traducteurs en langue étrangère puisent, pour la rédaction de la note, dans leur vécu au sein de leur communauté linguistique et culturelle peut résulter en une note qui paraît plus efficace et pertinente pour l'intelligence du texte. L'action du chapitre XI « Les émotions de Rada », se passe lors d'une fête d'école lorsque les élèves entourent de couronnes de fleurs le portrait des frères Cyrille et Méthode, inventeurs de l'alphabet slave. Pour mieux appréhender le texte, le lecteur étranger aurait besoin d'un peu plus d'information et la note du traducteur concernant les frères Cyrille et Méthode pourrait lui apporter des renseignements complémentaires. La note des traducteurs bulgares donne cette précision nécessaire :

Page 62 – Les inventeurs de l'alphabet slave, Cyrille et Méthode, ont vécu au IX siècle. Leurs disciples, sous le règne du tsar bulgare Siméon (893-927), ont accompli une œuvre féconde de civilisation qui a valu à ce règne d'être qualifié « l'âge d'or des lettres bulgares ». En Bulgarie, la journée du 24 mai, consacrée à la mémoire des frères Cyrille et Méthode, est en même temps la fête de l'instruction publique. (p. 379)

En revanche, cette information n'apparaît pas dans la note de Roger Bernard et Nadia Christophorov :

Cyrille : les deux frères Cyrille et Méthode, originaires de Salonique, qui ont vécu au IX^e siècle, ont doté les peuples slaves de leur premier alphabet et de leur premiers textes religieux. (p. 497)

La note rédigée par Marie Vrinat-Nikolov donne des informations plus amples sur la vie et l'œuvre des inventeurs de l'alphabet slave mais ne fournit pas la précision que donnent les traducteurs bulgares et qui facilite la compréhension du lecteur de la traduction :

1. C'est à eux que le monde slave doit la création du premier alphabet slave, la glagolite, aux environs de 862, qui permit l'épanouissement de la première littérature en langue slave sur les territoires bulgares, lorsque les souverains Boris Ier et son fils Siméon eurent recueilli les disciples de Cyrille et Méthode persécutés par le clergé germanique. (p. 73)

L'empreinte du traducteur se fait sentir aussi au travers de l'éclairage projeté sur les informations communiquées dans les notes. Dans les trois traductions, un peu plus souvent dans celle des traducteurs bulgares, les notes du traducteur sont émaillées d'épithètes qui témoignent d'une forme de prise en charge des informations contenues dans les notes comme dans celle qui suit, provenant de la traduction du roman *Sous le joug*, de Stoïan Tzonev, Sonia Pentchéva et Violeta Yonova :

Page 142 1° *Hadji Dimitar (1837-1868)* : fameux voïvode et révolutionnaire bulgare. Passant avec une troupe de cent soixante révolutionnaires de Roumanie en Bulgarie, il périt d'une mort héroïque en 1868, dans une bataille rangée contre les Turcs. (p. 381)

Cette note témoigne aussi de l'admiration et l'émotion que suscite ce personnage historique chez les traducteurs bulgares à travers la formulation « périr d'une mort héroïque » et la précision que la troupe d'insurgés dont il était en tête, avait livré une bataille inégale face à l'armée turque régulière. Comparée à cette note, celle rédigée par Roger Bernard et Nadia Christophorov s'avère plus succincte, plus neutre aussi :

Hadji Dimitar : célèbre voïvode bulgare, mort en 1868, en combattant contre les Turcs. (p. 498)

Toutefois, les appréciations, les sentiments, du traducteur qui transparaissent dans les notes des traducteurs ne sont pas restreintes aux seules traductions en langues étrangères. La transmission d'une information n'est jamais complètement neutre et, dans les notes, chaque traducteur y laisse son empreinte comme en

témoigne cette note de Marie-Vrinat-Nikolov, concernant le début d'un célèbre poème que récite un des personnages du roman *Sous le joug* :

Premier vers du poème *Adieu*, écrit par le célèbre poète Khristo Botev au destin tragique, puisqu'il mourut sur le champ de bataille lors de l'insurrection d'avril 1876, déclenchée contre les ottomans, alors qu'il n'avait que vingt-huit ans. (p. 124)

Cette note destinée à faire ressentir toute la force dramatique de ce vers traduit dans le même temps l'émotion de la traductrice face au destin tragique du poète. La note témoigne ainsi non seulement du savoir du traducteur mais aussi de sa sensibilité qui participe à la transmission des informations fournies au lecteur.

3. La note et ses lectures

La note du traducteur fait partie des caractéristiques textuelles de la traduction, elle sert à l'explicitation des référents textuels mais, en même temps, elle contribue à l'institution d'un savoir qui se construit progressivement en parallèle à la lecture de l'œuvre traduite. De ce fait l'organisation des notes et leur présentation dans le paratexte a un rôle à jouer dans l'institution de ce savoir qui transcende le besoin d'explicitation lié directement à l'appréhension et à la réception du texte traduit.

Quoi que rarement, les des notes peuvent renvoyées à des notes précédentes qui contiennent des informations sur leur le référent textuel commun. Un savoir concernant le référent textuel de la note se construit et se consolide en référence au contenu de la première note qui revient ainsi dans la lecture comme dans le cas de ces deux notes provenant de la traduction du roman *Sous le joug* faite par les traducteurs bulgares :

Page 28 – 1 Gospodin : cf. ci-dessus, première note de la page 16 (p. 378)

Page 16 – 2 Baï : mot turc dont la signification est « Monsieur » avec une certaine nuance de familiarité que ne comporte pas le mot bulgare gospodin, de même sens, et qui était également employé à l'époque de la domination ottomane (p. 377)

Cette relation entre deux notes ne se retrouve pas parmi les entrées du glossaire figurant à la fin de la traduction réalisée par Roger Bernard et Nadia Christophorov. Elle concerne les notes de bas de page comme celles qui apparaissent dans la traduction de Marie Vrinat-Nikolov :

1. Voir note 2, p. 32 pour « Geçmiş ola » (p. 64)
2. Souhait de convalescence et de bonne santé en turc (p.32)

La note figurant en bas de la page 64 dont la raison est la translittération d'un souhait en langue turque, renvoie à une note précédente associée à ce même référent lexiculturel et rappelle ainsi l'information déjà fournie.

Si la pratique de renvoi de notes ne consiste qu'à reprendre une information déjà donnée, une autre pratique consiste en la reprise de l'information d'une note précédente pour la prolonger et l'étoffer dans une autre note. En effet, dans le paratexte, les notes se suivent, se répondent et se complètent et de simples îlots d'information ponctuelle se constituent en réseaux notionnels plus construits comme en témoignent ces deux notes des traducteurs bulgares :

Page 28 - 1° - *Vassil Levski (1837-1873)* le plus grand des révolutionnaires bulgares à l'époque du mouvement de libération. Il avait créé un réseau d'environ deux cents comités révolutionnaires en Bulgarie, assurant ainsi une base solide au mouvement révolutionnaire. Il fut pendu par les Turcs, aux environs de Sofia, en 1873. (p. 378)

Page 83 - 2° - *Dimitar Obchti*, aide de Vassil Levski. Afin de procurer les moyens nécessaires à la révolution, Obchti, de son propre chef, attaqua et captura la poste turque dans une passe. Appréhendé, il divulgua le secret de l'organisation révolutionnaire, ce qui amené bientôt la prise de Levski. Obchti fut pendu avant Levski. (p. 380)

La première note donne des informations concernant le révolutionnaire bulgare Vassil Levski dont le nom apparaît au début du roman *Sous le joug*. La note qui suit fournit des informations sur un autre personnage historique qui s'était engagé dans la lutte pour la libération de la Bulgarie auprès de Vassil Levski et qui l'avait dénoncé aux autorités ottomanes ce qui leur permit de remonter au réseau révolutionnaire constitué par Levski. Cette deuxième note s'appuie sur le savoir déjà institué chez le lecteur par la première note et la lecture des deux notes permet au lecteur étranger d'accéder à une connaissance plus approfondie à des événements qui comptent parmi les plus sombres de l'histoire bulgare. Des notes concernant Vassil Levski et Dimitar Obchti ont été rédigées sur le même principe par Roger Bernard et Nadia Christophorov. Deux notes provenant de la traduction du roman de Vazov traduit par Marie Vrinat Nikolov sont également mises en relation et constituent une information assez complète concernant l'actuelle ville de Plovdiv :

Philippopoli : ancien nom de Plovdiv, seconde ville de Bulgarie, située au sud du pays. (p. 194)

Filibé : autre nom pour Philippopoli, actuel Plovdiv. (p. 200)

Les notes qui ont pour origine un référent textuel pour lequel elles fournissent des informations complémentaires prennent, dans le paratexte, une forme d'autonomie et s'écartent en quelque sorte du texte pour constituer un

savoir parallèle « hors texte ». Les appareils de notes et les glossaires peuvent être consultés par le lecteur de manière ponctuelle sur le mode classique « en cas de besoin » ce qui veut dire aussi que le lecteur peut aller jusqu'à ignorer la note qui casse la linéarité de la lecture. Mais, les appareils de notes ou les glossaires peuvent être parcourus par le lecteur avant que celui-ci n'entame la lecture du texte que les notes sont sensées accompagner. Le lecteur peut ainsi acquérir au préalable un savoir qui sera ensuite actualisé au cours de la lecture.

Un autre mode d'instituer un savoir nécessaire à l'accès au contenu d'une œuvre traduite peut concerner les traductions où les notes sont placées en bas de page. Ainsi, dans la traduction du roman *Sous le joug* de Marie Vrinat-Nikolov, les notes de bas de page, nombreuses au début se raréfient progressivement. Cette pratique de la note du traducteur demande un certain effort de la part du lecteur qui doit s'appuyer sur un savoir acquis au cours de la lecture pour actualiser les référents textuels qui reviennent plus loin dans le texte.

La note du traducteur fonctionne à la fois comme procédé de clarification car « tout acte de traduire est explicitant »¹⁵ et comme procédé instructif ; à travers et au-delà de la lecture d'une œuvre traduite, le lecteur part à la découverte de l'Autre.

¹⁵ A. Berman : « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », in : A. Berman, G. Granel, G. Mailhos, H. Meschonnic, *Les tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, p. 70.